



PAS UNE DE PLUS

Johan DRESIN

Johan Dresin

Pas une de plus

© Johan Dresin, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1575-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 – Chambre 136

La porte claque derrière elle. Il n'y a pas un bruit dans le couloir.

Maria descend les escaliers de service, talons à la main. Elle a encore le souffle court. Pas de regrets. Juste ce fourmillement étrange dans la poitrine. Elle remet ses cheveux derrière l'oreille, croise son reflet dans une vitre. Un sourire discret traverse son visage. Elle redécouvre quelque chose. Une pulsation enfouie en elle. Elle presse le pas.

Pas question de passer par le hall. Malgré l'heure tardive, c'est trop risqué. Trop de regards. Elle longe la façade arrière du Marriott, ses talons résonnent sur le trottoir vide. La rue est presque endormie. L'air est doux. Buenos Aires, deux heures du matin.

Elle se dirige vers la prochaine station de taxis, à trois pâtés de maisons de là. Ce sera mieux que de prendre le taxi à l'hôtel. Elle sort son téléphone. 6 appels de José, son mari. Et autant de messages WhatsApp. Elle gémit de contrariété. Elle savait que José n'apprécierait pas son long silence. Mais elle avait eu un autre plan en tête pour cette soirée. Et José n'en faisait pas parti. Du moins pas directement.

Elle réfléchit à ce qu'elle va devoir donner comme excuses à la maison. Elle s'étonnait que ça ne lui ait pas traversé l'esprit jusqu'à présent. José est suspicieux. Il ne parle pas quand il est en colère. Il regarde, il juge. Et c'est pire. Jusqu'à sa rencontre avec SweetBears, cela la terrifiait. Mais un déclic avait eu lieu qui la poussait à ne plus subir en silence.

Elle va dire quoi ? Que le séminaire a duré tard. Que les Brésiliens voulaient revoir les plans et qu'elle n'a pas pu refuser. Elle formule, prépare, et affine les réponses ou objections à amener aux probables questions dont José allait l'assaillir.

La difficulté réside dans le choix des bons mots. Il faut qu'elle ait l'air lasse, mais pas coupable. Elle anticipe en mimant intérieurement des scènes. Ou peut-être que finalement, elle lui dirait la vérité, tout simplement.

Elle traverse la rue.

Phare.

Une voiture s'arrête à son niveau. Les portières claquent, un homme surgit et se rue sur elle. Tout va trop vite.

Il la frappe, l'insulte, tire sur son sac. Elle résiste, hurle, se débat comme elle peut. L'homme plaque sa main sur sa bouche. Maria sent un coup de coude martyriser ses côtes. Le souffle coupé, elle tombe déclenchant un réflexe physique d'abandon de la lutte. Son sac est arraché de son bras, une bague glisse de son doigt, le collier craque à sa gorge sous la poigne du voleur. Les pneus crissent. Ils s'enfuient laissant résonner leurs rires gras sur le bitume de la rue.

Silence.

Elle reste là, allongée sur le bitume, lèvres ouvertes, les tempes battant sous l'afflux de sang. Un talon est cassé, les genoux sont griffés et ses côtes lui font un mal atroce. Du sang coule au coin de la bouche.

Elle reste là, quelques secondes, à fixer la lumière blafarde d'un réverbère. Ça lui semble durer une éternité. Puis elle se redresse. Le talon de sa chaussure droite est cassé, son chemisier ouvert, les boutons arrachés. Elle ne le remarque même pas. Pas vraiment. Elle avance lentement. Un pas. Puis un autre. Comme un pantin désarticulé.

Elle marche mécaniquement. Elle ne pleure pas. Pas encore.

Une voiture s'approche et se range sur le bas-côté. C'est une patrouille. Deux policiers sortent et s'approchent prudemment.

— Señora...Tout va bien ?

Maria les regarde, vide.

— Que s'est-il passé Señora ?

Elle ouvre la bouche. Sa voix est étranglée, pâteuse. Aucun son ne sort.

Les policiers la font s'asseoir, lui mettent une couverture sur les épaules. Ils la calment.

Maria parvient à articuler une phrase ;

— J'ai été violée...au Marriott. J'ai réussi à m'enfuir. Je... Je ne sais pas comment je suis arrivée ici.

Les policiers échangent un regard. Court, sans mot. Un des deux policiers prend la radio tandis que l'autre réconforte Maria.

— Central, ici Alpha 2. Nous avons une femme, possible victime de viol. Elle dit avoir été agressée sexuellement à l'hôtel Marriott, chambre 136. Demande activation du protocole complet. Médecins et unité spécialisée.

Maria entend les mots sans les saisir vraiment. Victime. Viol. Chambre 136. Ça flotte dans sa tête, comme des feuilles mortes sur de l'eau noire. Elle ne corrige rien. Elle est figée.

Le deuxième policier s'approche doucement. Trente ans, peut-être. Regard neutre, mais pas dur avec un phrasé calme mais militaire.

— Madame, vous êtes blessée ? Vous pouvez marcher ?

Elle hoche la tête. Oui. Peut-être. Son corps bouge avant qu'elle y pense. Elle avance. Une jambe, puis l'autre.

— On va vous conduire à la voiture. Ça va aller maintenant.

Le siège est tiède renvoyant une odeur de désinfectant et de plastique fondu. Elle s'assoit, tremble un peu. Le policier referme doucement la couverture sur elle.

La radio crache des voix hachées assénant des codes et instructions. L'hôtel est déjà en ligne de mire.

Elle serre ses bras autour d'elle. Elle ne pense pas. Son esprit est déconnecté. Elle voit le monde tourner mais en reste spectatrice.

Le véhicule roule vite. Il s'arrête devant le commissariat. Déjà, deux autres agents les attendent. Un médecin, gants aux mains. Et une policière.

La policière s'approche, doucement avant de s'accroupir à hauteur de la portière.

— Je m'appelle Silvana. Je suis là pour vous aider. On va prendre soin de vous. Mais j'ai besoin de savoir si vous pouvez me dire ce qui s'est passé.

Silvana l'amène dans une salle et l'installe aussi confortablement qu'un commissariat désargenté le permet. Maria fixe un point invisible avant de commencer à parler d'une voix blanche.

— Un homme... João... chambre cent trente-six... il m'a violée.

Pas de réaction. Silvana ne bronche pas. Elle hoche la tête, simplement.

— D'accord. On va commencer les examens. Et prendre votre déposition. Vous êtes en sécurité maintenant.

Tout s'emballe.

Maria est dans une pièce blanche irradiée d'une lumière trop forte, réchauffée par une couverture effilochée sur les épaules. Les questions précises s'enchainent. La policière note tout.

Au commissariat, les doigts de Silvana tapent vite sur le clavier. Maria est assise dans un fauteuil trop droit. Elle ajuste sans cesse la vieille couverture qu'on lui a donnée.

— Vous confirmez ? Chambre 136. Hôtel Marriott. João... ?

— João Pereira.

Silvana note. Puis relève la tête et continue d'une voix rassurante.

— Votre nom complet, s'il vous plaît. Je vois qu'on ne l'a pas noté correctement.

Un silence. Maria déglutit. Son regard accroche un coin du mur. Puis elle articule, lentement :

— Maria Córdoba, mariée à José Córdoba.

La policière se fige.

Ses doigts s'arrêtent sur le clavier. Elle relève la tête, les yeux légèrement écarquillés.

— Comme... le commandant Córdoba ?

Un battement.

— Oui.

Silence.

Le policier en faction à la porte les observe. Silvana tourne lentement la tête

vers lui. Un simple regard. Pas un mot. L'autre comprend. Il sort, rapidement, presque sur la pointe des pieds, le visage marqué par la stupeur.

Silvana revient à Maria. Elle a changé. Moins de neutralité. Plus de prudence.

— On va faire venir la médecin de garde tout de suite. Et une équipe de soutien. D'accord ?

Maria hoche la tête. Elle sent que quelque chose a basculé.

Silvana a repris son calme, mais ses gestes sont plus lents. Plus contrôlés.

— Maria... on va devoir prévenir votre mari.

Un frisson traverse Maria. Elle hoche la tête, comme un automate.

Silvana évite son regard. Elle sort de la pièce. Le silence s'épaissit.

Deux minutes plus tard, l'agitation commence. Coups de téléphone et ordres secs. Un gradé arrive au commissariat. On chuchote. Puis on s'active. Plus vite, plus fort, plus zélé.

Dans la cour, deux voitures démarrent en trombe.

Le réceptionniste du Marriott relève la tête en voyant arriver deux véhicules banalisés qui freinent brutalement devant l'entrée. Les portières claquent ; Quatre hommes en civil, gilets pare-balles se dirigent prestement vers l'entrée de l'hôtel.

— Police. Où est la chambre 136 ? lance un grand gaillard à l'allure militaire, sanglé dans son équipement.

Le réceptionniste balbutie. Un regard du chef d'équipe suffit.

— Premier étage. Couloir de gauche.

Pas de temps pour les explications.

— Ne bougez pas. Et ne prévenez personne.

L'ascenseur est trop lent. Deux policiers foncent par les escaliers.

Les autres montent, silencieux, concentrés. Un des agents charge son arme.

L'autre murmure :

— Un Brésilien, hein... Ils viennent ici pour faire leur merde. Qu'il touche à une Argentine... il verra.

— Il sait à qui il a eu affaire, tu crois ? demande candidement son collègue.

— Il va le savoir maintenant.

À l'étage, couloir vide. Une lumière de veille clignote. Porte 136 au fond.

Ils s'approchent. Trois coups secs.

— Police ! Ouvrez !

Silence. Un froissement derrière la porte.

— Dernier avertissement !

Le plus massif lève le pied. Coup sec.

La porte explose contre le mur. L'intérieur sent l'alcool et le désordre. João sursaute, torse nu, confus, les cheveux en bataille. Il fait un pas en arrière.

— Qu'est-ce que—

Un des policiers le plaque sans prévenir. Genou dans le dos. Mains tordues.

— T'as cru qu'on allait te laisser faire, fils de pute ?!

— Attendez ! Je ne comprends pas ! balbutie João, souffle coupé par le poids du policier sur son corps.

— Ferme-la ! lui ordonne le policier en plaquant la tête de João sur la moquette de la chambre.

Un autre le tient en joue, l'arme braquée à deux centimètres de sa tempe.

— Ça te plaît, hein ? Tu crois que nos femmes c'est des putes ? C'est comme ça au Brésil peut-être ? Mais ici, t'es chez nous.

João gémit. Il essaie de parler. On l'empêche. Il est soulevé brutalement, menotté, torse nu, le souffle court.

Le réceptionniste n'a pas bougé. Il regarde la scène, bouche entrouverte.

L'unité scientifique arrive. Le chef d'équipe ayant procédé à l'arrestation passe ses consignes.

— Chambre 136. Prélevez tout. Draps, verres, tout ce qui traîne. Il n'a pas intérêt à avoir lavé quoi que ce soit.

João est emmené. Nu, humilié. Les couloirs du Marriott n'ont jamais résonné aussi fort.

Maria est seule. L'odeur du désinfectant colle à sa gorge. Le néon au plafond grésille doucement. On l'a laissée dans cette petite salle sans fenêtre, avec un gobelet d'eau tiède et un plaid sur les genoux.

Elle n'a pas bougé.

Pas pensé.

Ou plutôt : elle s'est vidée de toutes les pensées.

La porte s'ouvre. Silvana entre. Elle sourit. Mais son sourire est mécanique.

— Bonne nouvelle ! Il a été arrêté.

Maria cligne des yeux. Elle ne comprend pas tout de suite.

— L'homme, João. On l'a trouvé dans sa chambre ! Il n'a pas résisté. Tout s'est bien passé. On l'a menotté, il est en route pour le commissariat central.

Silvana s'approche. Elle parle plus doucement maintenant.

— Et... votre mari a été prévenu. Il arrive. Il sera là d'ici quelques minutes.

Maria ne dit rien.

Silvana croit que c'est l'émotion. Elle pose une main sur son épaule.

— Vous êtes entre de bonnes mains, maintenant. Vous êtes en sécurité. Tout va bien se passer.

Un battement.

Maria baisse les yeux.